

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois . . . . 6 f. » c.

Trois mois . . . . 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 1<sup>er</sup> Décembre 1860.

### GRAND-THÉÂTRE.

C'est au mois de novembre 1847, que M. Verdi s'est révélé pour la première fois à un public français, par l'opéra de *Jérusalem*. Depuis lors, il a pris possession de nos scènes lyriques, et accumulant chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, il est devenu l'un des premiers dans cet art difficile d'émouvoir et de passionner la foule.

Quelques détails biographiques sur M. Verdi ne seront point déplacés, et pour quelques-uns de nos lecteurs, ils auront peut-être l'attrait de la nouveauté.

Il est à remarquer que presque tous ceux que le génie vient un jour frôler de son aile et qui prennent place parmi les puissants de l'intelligence, ne voient pas leur berceau entouré des douceurs et des facilités que donnent le haut rang ou la fortune; le sentier de la vie leur est âpre et rude; ils marchent et grandissent, ils s'élèvent, ils arrivent au but, mais les pieds déchirés aux ronces du chemin et souvent tout meurtris par la lutte. — Giuseppe Verdi ne fait que peu exception à cette règle.

Fils d'un pauvre aubergiste de Roncole, dans le duché de Parme, il eut à triompher de bien des déboires, à essayer bien des tribulations ou des railleries avant que la protection d'un organiste de village parvint à surmonter les résistances de la famille, et à obtenir pour le futur compositeur une place à l'école que dirigeait Lavigna, l'impresario du théâtre *la Scala*.

C'est en 1839, que Verdi fit représenter son premier opéra. Depuis lors, il ne s'est presque pas écoulé d'année où il n'ait enrichi Milan, Naples, Florence ou Venise d'une œuvre nouvelle.

Grâce au Théâtre italien, le public de Paris connaît mieux que celui de province le répertoire de Verdi; mais pour avoir une juste idée de la réputation du *maestro*, c'est en Italie qu'il faut le prendre. Il y a vingt ans on n'y jurait que par Rossini, qui avait fait oublier tous ses devanciers; aujourd'hui, le nom de Verdi est dans toutes les bouches, et cependant au-delà des monts comme en France, les critiques ne manquent pas à l'auteur de *Rigoletto*, mais le nombre de ses admirateurs l'emporte, il lui savent gré de viser à l'effet et de l'atteindre toujours, de rester humain même dans ses divagations les plus fantastiques; d'étouffer au besoin, par le débordement d'une

orchestration savante, l'expression souvent insuffisante de la voix et du chant, de trouver encore des réformes à accomplir après que la grande révolution musicale semble consommée. Si on lui reproche l'abus des réminiscences, la banalité des intentions et quelques velléités de plagiat, ils répondent que, comme tout autre, Verdi a le droit de prendre son bien où il le trouve. — Pour nous, le seul reproche sérieux que nous puissions faire aux partitions du maître, c'est de manquer de *naïveté*; malheureusement n'est pas naïf qui veut, c'est un don de la nature.

Quoi qu'il en soit, la vogue dont jouit Verdi a sa raison d'être; Rossini s'est endormi au milieu de sa gloire; Meyerbeer met des années à ciseler un chef-d'œuvre. On a donc dû accueillir un compositeur fécond, un talent plein de richesses qui vient répondre aux besoins sans cesse reconnaissants d'émotions nouvelles. — Que M. Verdi égale ou non ses devanciers, telle n'est point la question: il fait autrement, et c'est ce qui importe à notre mobile dilettantisme.

*Rigoletto* voit chaque jour grandir son succès. Un peu surpris d'abord et en quelque sorte dérouter par cette musique aux allures capricieuses,

## FEUILLETON.

### ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

#### M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Nous arrivons à 1811. Mon bienfaiteur n'avait pas satisfait à la conscription, car, lorsqu'il avait atteint l'âge, il était prisonnier en Angleterre, et son père, ne sachant ce qu'il était devenu, ne l'avait pas déclaré. Ayant été dénoncé (on ne sait par qui) il fut incorporé de suite dans le 24<sup>me</sup> de ligne qui était en garnison à Lyon, à la caserne des Colinettes. Il avait été menacé d'être conduit de brigade en brigade comme réfractaire,

mais, protégé par le maire de Lyon, par le directeur des théâtres, et surtout par le commandant de la place, on lui permit de se faire remplacer. Il chercha donc un remplaçant, mais c'était chose rare, quoiqu'alors on fut en paix. A cette époque, M. Parent avait fait choix d'une jeune et jolie personne de la Guillotière, fille unique d'un riche boucher, du nom de Stouder, demeurant à la descente du pont, qui, alors, allait jusqu'à l'entrée de la grande rue du faubourg. Tout était arrangé pour le mariage. M. Stouder était bien content de marier sa fille (qui avait dix-huit à dix-neuf ans) avec un brave homme âgé de vingt-neuf ans. Il dit à M. Parent de chercher un remplaçant et qu'il le paierait sur la dot de sa fille. Après réflexion, Parent lui dit: « Non, c'est moi que cela regarde. » Enfin, on trouva un garçon de peine qui, voyant que la paix était bien signée avec l'Autriche et cimentée par la naissance du roi de Rome, le 20 mars 1811, ne craignait pas la guerre. Il demanda 2,500 francs,

payables moitié en s'engageant, et le reste au bout d'un an.

Tout fut convenu, principalement par le général commandant la place de Lyon, qui portait à mon bienfaiteur une estime toute particulière.

Après tous ces tracasseries, M. Parent put enfin se marier avec celle que son cœur avait choisie. A cette occasion, M. Ribier lui donna un bénéfice. Tous les artistes de nos deux scènes voulurent concourir à cette œuvre d'amitié. On avait fait commencer M. Parent par *les Amants Prothée*, vaudeville à travestissements, où il était inimitable, puisque personne n'a joué le rôle de Dubreuil après lui.

Puis on donnait *Maison à vendre*, joué par MM. Darboville, Brouillon, Revel; M<sup>mes</sup> Lemesle et Folleville. On jouait encore *le Français à Londres*, comédie de Boissy, fort bien interprétée par MM. Saint-Elme, Dugrenet, Revel, Brouillon; M<sup>me</sup> Dugrenet et la jolie M<sup>lle</sup> Chaubert. On finis-

le public s'est bien vite remis, et chaque audition lui découvre un horizon de beautés nouvelles, et, dans l'opinion de tous, *Rigoletto* est devenu le chef-d'œuvre de Verdi. — Ce qui ajoute à l'effet produit par la musique, c'est le talent des interprètes, les formules les plus élogieuses deviennent froides pour raconter le triomphe de M. Israël dans le rôle du bouffon. A la fin du second et du troisième acte, les bravos qui l'accueillent et le rappellent après sa sortie de la scène, témoignent quelle science de chanteur et de comédien il déploie.

Dans notre dernier numéro, nous avons dit ce que nous pensions de M. Bovier-Lapierre et de M<sup>me</sup> Rey-Balla, nous ne pourrions que nous répéter. — Nous avons glissé un peu rapidement sur M. Marthieu; c'est une injustice que nous nous empressons de réparer. Cet artiste, chargé d'un rôle ingrat et difficile, donne au personnage du bandit Sparafucile ce cachet de sombre grandeur et de sauvage énergie que sa voix mordante rend plus pénétrant encore. — Ajoutons que les rôles secondaires sont parfaitement tenus par MM. Julien, Metzler, Flachet, et M<sup>mes</sup> Léopoldine et Gourdon.

Il ne faut pas que l'admiration du jour nous fasse oublier les admirations de la veille. *La Dame blanche* et *Don Pasquale* ont valu comme toujours à MM. Achard, Marthieu, Israël, Filhol, ainsi qu'à M<sup>mes</sup> L. de Maësen et Willémé, des bravos qui ne sont que la juste récompense du talent de ces excellents artistes.

On a donné vendredi soir la première représentation de la reprise de *Voconde*; le dimanche le compte rendu.

DE 51201

sait par *le Déserteur*, ballet-pantomime, dont voici la distribution à cette époque : M. Aumer, le déserteur; Chouchou, Montauciel; Esquiland, le grand cousin; Revel, le père; Swille (deuxième maître de ballet), Duchemin; Mathelon, le général; Gagnon, le geôlier. Les rôles féminins étaient remplis par MM<sup>les</sup> Neuville, première danseuse, et Dupuis l'aînée, devenue M<sup>me</sup> Lassère.

La recette fut de 2,000 francs, c'était extraordinaire pour ce théâtre, où les plus fortes recettes n'allaient habituellement qu'à 1,700 ou 1,800 fr. Ce furent M<sup>me</sup> Parent et M. Arban père, qui vint encore aujourd'hui, qui tinrent le bassin à la porte (comme cela se faisait alors). M. Ribier ne préleva rien; il fit l'abandon de tous ses droits.

La représentation que je viens de citer, est encore présente à la mémoire de mes concitoyens de mon âge.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. LAMY. — *Le Sanglier des Ardennes*. — *Une Tasse de thé*. — *Un Troupier qui suit les Bonnes*.

C'était un rude compère que le comte de la Mark, le Sanglier des Ardennes, ainsi que l'appelaient ses contemporains; actif, remuant et guetroyeur, ambitieux et peu scrupuleux sur les moyens, il se fût taillé sans doute une large principauté aux dépens de ses voisins, si ceux-ci n'eussent été Charles-le-Téméraire et le roi Louis XI, tous deux d'assez difficile composition. — Guillaume de la Mark a été maltraité par les chroniqueurs royalistes, qui le représentent comme un soldat féroce, tuant pour le plaisir de tuer, toujours ivre de vin ou de sang; tandis que les historiens brabançons ou flamands le considèrent plutôt comme un défenseur des communes, un champion des libertés municipales, un seigneur féodal jouant à leur profit le rôle d'Artevelde. — Le roman est venu à son tour dire le *va victis*, et, grâce à cette admirable étude historique de Walter-Scott, *Quentin Durward*, le comte de la Mark est resté dans l'esprit de tous le bandit sans foi, le meurtrier de jeunes filles et de vieillards, que l'auteur a voulu peindre.

Dans le drame que nous venons de voir, il ne s'agit pas du roi Louis XI, prisonnier à Péronne et venant assister au massacre des Liégeois, dont il a soudoyé la révolte; il n'est question que du comte de la Mark qui vient de recevoir la visite de Louis XI sous le costume de maître Pierre le Drapier. Les événements qui se déroulent ne se rapportent qu'à la comtesse de la Mark, que son mari croit morte, parce qu'il a donné l'ordre de la tuer, et qui vit depuis dix-sept ans enfermée dans un tombeau avec l'enfant auquel elle a donné le jour. — Elle demande à Dieu sa délivrance, et le vengeur lui apparaît sous les traits du chevalier Aymard.

Du moment où Louis XI est mis en scène, on doit s'attendre à y rencontrer son compère Tristan et le facétieux Olivier-le-Dain. Ils y sont en effet ainsi que Galéotti, qui trouva, dit-on, moyen de faire respecter sa vie menacée, en persuadant à ce roi soupçonneux, que leur destinée à tous deux était si intimement liée, que la mort de l'un ne précéderait que de trois jours celle de l'autre. — Ce sont ces trois personnages qui ont la mission de répandre à travers la pièce un peu de gaieté; gaieté funèbre, soit dit en passant, et qui puise ses éléments dans les efforts que fait Tristan Permite, pour se procurer un patient à pendre.

Dans un drame tel que *le Sanglier des Ardennes* et avec les personnages que nous venons

d'indiquer, les situations ne peuvent manquer d'être dramatiques. *Tristram et Isolde*, *empoi onnement*, rien n'y manque, pas même le dénouement où le comte de la Mark reçoit la récompense de ses forfaits; — La comtesse est sauvée et retrouve en Louis XI un ami bien cher de son enfance; Aymard, son sauveur, épouse la jeune Ameline, et la toile baisse.

Le rideau tombe, mais aux Célestins il se relève bientôt à la demande du public désireux de témoigner par ses bravos, à MM. Lambert, Dupré, Didos, Maffin, Gabriel, etc., etc., et à M<sup>mes</sup> Adrienne, Ravier et Demonchy, toute l'admiration qu'il éprouve pour la manière brillante dont ils interprètent leurs rôles.

*Une Tasse de thé* est un vaudeville ou plutôt une comédie de bon aloi, finement dialoguée. Son allure preste et vive, les situations franchement comiques, aidées du jeu si naturel et si vrai de M<sup>lle</sup> Lobry et de MM. Laty et Berlingard, lui ont mérité un franc succès. — C'est l'éternelle histoire d'un mari trop sûr de sa femme et qui se vante d'être étranger à tout soupçon; que madame se mette en tête d'éprouver cette philosophie tant vantée, et le mari, mordu au cœur par les mille serpents de la jalousie, changera bientôt de langage.

Qu'un troupier aime à courtiser la payse! c'est très-bien! mais s'il s'avise de conter fleurette à toutes les bonnes qu'il rencontre, il lui arrivera certainement mésaventure, comme à ce pauvre l'Ecureuil. Qu'il se garde surtout d'aller leur rendre visite quand les maîtres sont absents; le bourgeois peut rentrer à l'improviste, et il se verra forcé de compromettre l'épaulette de laine sous l'accoutrement d'un autre sexe. — Tel est ce vaudeville où, pendant trois actes, M. Lamy, en compagnie de M<sup>mes</sup> Lamy et Billaut, provoque les tempêtes du rire. — N'oublions pas un bonhomme de quatre ans, le petit Vernier, dont la gentillesse et les allures sont pour beaucoup dans le succès de la pièce.

Mardi prochain, le bénéfice de M<sup>me</sup> Lamy, nous promet les premières représentations de *Rédemption*, pièce en cinq actes; *Mimi-Bamboche* et *une Femme doit suivre son Mari*. — Avis aux retardataires.

MAXIME.

Publié par M. LAMY.

La direction de nos théâtres, toujours à l'affût de ce qui peut plaire au public, vient de traiter avec MM. Les frères LIONNET, dont le talent de chanteur et d'imitation est constaté par tous les journaux de la capitale, et qui ont eu l'honneur de donner des représentations à la cour.

Ces artistes exceptionnels donneront lundi 7 décembre, au théâtre des Célestins, une représentation dans laquelle, après s'être fait connaître comme chanteurs dans différents morceaux dont plusieurs sont inconnus à Lyon, ils imiteront nos célébrités dramatiques et comiques, tels que F. Lemaître, Régnier, Felix, Bressant, Levassor, Paulin-Ménier, etc., etc.

Le public ne manquera pas certainement de profiter de l'occasion d'applaudir deux artistes d'un aussi grand talent, et s'empressera d'assister à cette représentation, dont on trouvera les détails sur notre programme.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant les vers suivants, qu'un de nos grands poètes a dédiés aux deux frères :

AUX FRÈRES LIONNET.

Artistes aimés, jeunes frères  
Dont le talent n'a point d'ainé,  
Toutes les lyres populaires  
Pour votre album ont résonné.  
Que l beau recueil de mélodies !  
En les voyant chacun dira :  
Filles des muses applaudies,  
Le public les applaudira ;  
Elles feront le tour du monde ;  
On doit les chanter à la ronde  
Tant qu'on aimera les amours ;  
Le succès leur prête ses ailes ;  
Vous voyagerez avec elles,  
Ressuscitant les troubadours ;  
Vous leur donnerez votre flamme  
Dans vos harmonieux accords,  
Vous, frères, qui n'avez qu'une âme,  
Une seule âme pour deux corps ;  
Vous qu'en tout pays on désire,  
Castor et Pollux de la Lyce,  
Frères dont les deux voix sont sœurs,  
Qui, par une double victoire,  
Charmez toujours un auditoire  
Par le sourire et par les pleurs.

MÉRY (1860).

CERCLE MUSICAL.

Le succès trône en maître au Cercle musical. La foule s'y presse de toutes parts. L'illustre Cazeneuve exécute à chacune de ses soirées des expériences toujours nouvelles et de plus en plus inexplicables.

Dimanche dernier, nous avons assisté à la série la plus étonnante des tours de prestidigitateur moderne. Pour laisser à nos lecteurs le plaisir des surprises, nous ne parlerons ici que de la plus surprenante des subtilités possibles : *La Pluie d'argent*. M. Cazeneuve se fait prêter une pièce de 5 francs et un chapeau, il met la

pièce dans le chapeau et il montre que ses mains sont vides, ensuite il envoie ses mains comme s'il prenait une mouche au col, et au bout de ses doigts une deuxième pièce d'argent apparaît; elle est mise dans le chapeau. Il en vient encore une troisième, une quatrième, une cinquième, ainsi de suite; toutes vont rejoindre la première, et se trouvent parfaitement visibles et palpables dans le couvre-chef transformé en coffre aux écus. — Pensez un peu, si des mains aussi productives sont embarrassées pour attirer à elles autant de spectateurs que la salle peut en contenir. — Jugez aussi quels applaudissements éclatent à chaque instant de cette foule charmée; — joignez à cela d'abord un langage parfait, une présentation irréprochable (choses assez rares chez certains prestidigitateurs).

M. Cazeneuve n'est pas l'incarnation du diable, mais il paraît en avoir la puissance. Avec une dextérité incompréhensible, tout paraît et disparaît entre ses doigts, le vide se remplit, le plein devient vide; la mort n'est plus la mort! C'est bien le cas de se dire: Quel homme!...

Il n'a, dit-on, que vingt-deux ans, que sera-ce donc, quand il aura l'âge de trente-cinq ou quarante ans, la maturité du génie! Notre jeune nécromancien, — car tout semble diabolique en ses séances, — est aussi disciple de Mesmer, et sa somnambule M<sup>lle</sup> Ernestine, est vraiment la plus convaincante démonstration de la science magnétique. La catalepsie, l'insensibilité, la perception de la pensée, les poses gracieuses ou dramatiques, tout est bien, tout est parfait en elle: Il y a un *desiderata* que voici: N'y aurait-il pas d'autre moyen de constater l'insensibilité que par cette lacération de visus trop émouvante pour les organisations impressionnables? Nous laissons ce soin à notre jeune magnétiseur, le plus spirituel sorcier du dix-neuvième siècle. LOVE.

UNE VISION D'OUTRE-TOMBE.

Un soir, je vis entrer un de mes amis, mort depuis six mois.

J'avais assisté à son enterrement; j'avais jeté de l'eau bénite sur son cercueil; j'avais entendu résonner contre la boîte de sapin les lugubres pelletées de terre...

— Bonsoir, me dit-il de l'air réjoui d'un Roger-Bontemps, comment te portes-tu?

— Bien... Et toi? repliquai-je, en cherchant à résister au choc de la surprise que me causait cette apparition.

— Mieux, beaucoup mieux. Versi, répondit

mon ami. Depuis ma mort, je n'ai plus ces idées funèbres qui me rendaient la vie insupportable. Le cerveau s'est éclairé; et, par suite, l'estomac est devenu meilleur, la poitrine excellente, — un vrai saxophone. — C'est merveille! On a bien raison de dire que la mort guérit de tous les maux.

Il se prit à rire, et son rire de basse-taille fit trembler les vitres, comme pour attester la puissante sonorité de l'instrument qui lui tenait lieu de poitrine. Sax eût frémi!...

J'avais le regard atone donné par Kean à Macbeth, en présence du spectre de Banquo.

— Je viens, reprit mon ami, te demander un service. Je vais me marier.

— Te marier? fis-je, comme sous l'impression d'un rêve.

— Tu sais comment j'aimais Caroline?

— En effet, c'est pour elle...

— Que je suis mort. Eh bien! j'épouse sa sœur, la petite Julie.

— Tu ne l'aimais pas...

— Mais elle m'aime. Et il m'est revenu cette sage réflexion que l'on doit épouser de préférence la femme qui vous aime. Celle-là consacre ses soins à vous rendre heureux; l'autre, au contraire, vous prend votre bonheur. C'est une réflexion d'outre-tombe. L'odeur du sapin, mon cher, vous inspire la sagesse.

Je regardais, j'écoutais, je répondais, la sueur au front, comme on fait dans la stupeur du cauchemar.

— De grâce, dis-je en passant la main sur mes yeux, cessez une odieuse plaisanterie. Qui êtes-vous, monsieur?

Mon ami me considéra, à son tour, avec étonnement. Puis il s'abandonna à une folle explosion d'hilarité.

— Ah! ah! très-bien, très-bien, dit-il. Tu me prends pour un fantôme, un revenant, le frère de la Nonne sanglante ou lord Ruthwen, le vampire de Byron? C'est naturel...

Nous étions assis aux deux coins de la cheminée. Une lampe, surmontée d'un abat-jour vert, éclairait la chambre, et il me semblait voir sur le visage de mon ami, une expression d'ironie inconnue. Le défaut était du reste engraisé; il avait le teint frais, l'œil vif, l'air riant et heureux.

Il tira un porte-cigares de sa poche, l'ouvrit, et m'offrit un puros orthodoxe, que, néanmoins, je n'acceptai que par contenance.

— Avant de réclamer ton secours, reprit-il, je te dois un récit des événements et impressions de mon voyage au pays des morts, où tu voulais bien

me faire la conduite.

Il alluma son cigare, lança dans la chambre quelques bouffées de fumée blanchâtre, et poursuivit.

— J'avais, tu t'en souviens, le caractère mélancolique. Mon nez, à l'exemple de celui du père Aubry, aspirait à la tombe. Je parlais un langage d'épithaphe. Young, l'auteur des *Nuits*, le poète des cimetières, eût passé auprès de moi pour un gai compagnon, et Millevoye pour un joyeux auteur de vaudevilles.

Cependant j'aimais Caroline; Caroline, la plus insoucieuse et la plus légère des jeunes filles; un papillon, un oiseau, toujours chantant, courant, sautant avec une vivacité, une étourderie de bonne humeur qui donnaient le vertige... Comment pouvais-je aimer, moi, triste nécrophile, ce caprice incarné, cette fantaisie étincelante et riieuse, chez qui la vie débordait d'une façon extravagante? Cela ne s'explique pas. L'amour n'est pas la logique. Je l'aimais comme Alceste, le misanthrope, aime la coquette Célimène, sans savoir pourquoi, et peut-être en vertu de la loi providentielle des contrastes; j'étais l'ombre, elle était la lumière, j'étais le chagrin, elle était la joie.

J'allai trouver son père, vieux médecin, un peu sourd, mais très-savant: double péril. Il habitait, à Chaillot, une maison étrangement fermée et entourée de grands murs, dont je ne me défiais pas assez. De haute taille, maigre, il avait un air de candeur sénile, auquel je me faisais trop.

J'avais pour m'introduire auprès de lui, une lettre de ma grand'mère. Je la lui donnai. Il l'ouvrit. J'ai su depuis qu'elle disait:

« Cher docteur,

» Je vous envoie mon petit fils, un grand fou, atteint d'une folie de cœur, que vous seul pouvez guérir. Il vous en expliquera la cause. Cette cause connue, j'espère que vous voudrez bien employer vos soins à lui rendre la tranquillité, c'est-à-dire assurer son bonheur.

« J'attends cela de notre vieille amitié. »

J'avais fait la connaissance de Caroline au pensionnat de ma sœur. Je l'avais, depuis, rencontrée dans le monde où la conduisait sa tante; mais c'était la première fois que je voyais son père, un reclus de la science.

— Monsieur, lui dis-je, ignorant alors le contenu de la lettre, ma grand'mère vous a révélé la tendre affection qui m'amène près de vous. Ce qu'elle ne saurait vous exprimer, c'est la violence de cette affection qui me préoccupe nuit et

jour, qui me jette dans le ravissement ou m'accable de cruelles douleurs, suivant que j'espère ou que le découragement s'empare de moi.

Le vieux médecin, — nous le nommerons Jacobus, — me considéra au visage avec l'attention d'un phrénologiste allemand; puis il me fit asseoir et me prit la main.

— Mon jeune ami, me dit-il, vous portez sur votre physionomie les signes évidents du trouble dont me parle votre grand'mère. Vous resterez près de moi.

— Auriez-vous la bonté de plaider ma cause auprès de...

— Le traitement de la maison est doux, me répondit-il en m'interrompant. Nous obtenons par la douceur des résultats merveilleux; surtout quand l'affection mentale n'est pas chronique.

Je me dressai d'un bond avec la soudaineté et la raideur d'un automate dont une main imprudente a touché le ressort.

— Vous moquez-vous de moi? m'écriai-je, frémissant de surprise.

Le vieillard se leva, froid et grave comme une statue.

— Vous êtes arrivé à temps, dit-il; nous allons combattre cet accès.

A ces mots, s'approchant de la cheminée, il agita le cordon d'une sonnette. Trois robustes enfants de l'Auvergne, revêtus du costume d'infirmiers, entrèrent sans bruit, pareils aux muets d'un sultan.

Je voulus protester. Mais enlevé comme Lychas par les hercules du Mont-d'Or, ma protestation alla se perdre dans les flots d'une vaste piscine où je fus précipité.

J'étais furieux. Je me débattais comme un diable dans un bénitier. Des douches affreuses, des catacactes, tantôt chauffées à trente degrés, tantôt glaciales, furent lâchées sur ma tête. Ma voix était étouffée. On me sortit ensuite du bassin. On me déshabilla et je fus couché dans un bon lit.

Le soir, Jacobus me tira deux palettes de sang.

En m'éveillant le lendemain, j'entendis la voix de ma grand'mère.

— Eh bien, docteur, disait-elle d'un ton joyeux, vous avez vu mon petit-fils? Un bon jeune homme, n'est-ce pas? un peu fou...

— Tout-à-fait, madame, répondit Jacobus en ouvrant la porte de la chambre et en me montrant étendu dans le lit. Je n'aurais pas eu besoin d'ailleurs des indications de votre lettre pour diagnostiquer le mal.

— Ma lettre? dit la bonne femme qui paraissait n'en croire ni ses yeux ni ses oreilles; ma lettre vous disait qu'il était fou d'amour; voilà tout.

— Je le sais bien, continua le docteur, sans la comprendre. Il l'est même à un degré que vous étiez loin de soupçonner. Voyez, en effet, ce visage exsangue, safrané; tous les caractères d'une *idéatité* morbide et de la *combativité*. Ce jeune homme souffre d'une affection atrabilaire qui pourrait dégénérer en monomanie furieuse. Il a été surpris hier par une crise terrible.

Je me levai sur mon séant.

— Malheureux! m'écriai-je, c'est vous qui êtes fou!

Je n'en pus dire davantage. Le souffle n'arrivait qu'à grand peine à mes lèvres. J'étais profondément affaibli.

AMÉDÉE GOUET.

(La suite au prochain numéro.)

## MÉLANGES.

\*\*

La fille d'un portier de Paris entre dans sa quatorzième année. Ses estimables parents la destinent au théâtre, et pour la préparer à ses triomphes futurs, ils lui font donner des leçons d'orthographe par un vieux sergent-major de gendarmerie à pied.

Le sous-officier, ayant dicté ce membre de phrase:

« Le guerrier s'arma d'une lance », l'éve écrivit LENCE.

— Lance, s'écrit avec un *a*, fit observer le professeur.

Vint ensuite cette dictée: « Et l'ennemi s'avancait en silence » la fille de notre portier écrivit résolument SILANCE.

— Silence s'écrit avec un *e*, dit le sergent-major.

— C'est drôle: tout à l'heure vous m'avez dit lance avec un *a*.

— Eh bien! oui, mademoiselle, lance prend un *a* quand il n'y en a qu'une; il prend un *e* quand il y en a six.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.